

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXII¹

(21 mai — 2 septembre 1937)

Commencé à Moscou le 21 mai 1937.

Vacances de Pentecôte en bateau sur la Volga. Jours bénis. Je n'avais pas, depuis mon premier séjour au Maroc, aspiré plus violemment la vie et la beauté des inconnus. Jamais surtout je n'avais trouvé tant de réponse à mon amour. Ce qui est rare, vraiment, ce n'est pas d'aimer, j'en fais mon pain quotidien, mais de trouver chez autrui la réciprocité. Le désir de mon cœur enfin et longuement trouva satisfaction ; les Russes sont toujours prêts à recevoir comme je le suis à donner ; pas un regard de sympathie jeté sur eux ne saurait être perdu. Je recueillis au centuple la joie et la tendresse que je tâchais de répandre.

Départ à minuit pour Jaroslav. Nous sommes cinq, Mme Payart et Loulou, M. et Mme A., jeunes Allemands, et moi. J'entrevois la salle d'attente où sont parqués des gens en haillons accroupis sur leurs sacs ; certains sont debout près des portes, maintenus par des agents de police qui font la chaîne. Impression de misère, d'hébétude... et cependant c'est de la vie. Je ne sais quoi de jeune bouillonne là-dessous. Le mystère dans ces vies qui s'offrent sans défense au sommeil, à l'attente... Dieu merci, mes compagnons parlent russe et je n'aurai aucune difficulté. Mais la place qu'on m'a retenue dans le train est éloignée. Sur le quai, un homme à l'air de messie portant des roses, est entouré d'admirateurs minables. Il monte avec ses fleurs. Quelle odeur dans le wagon, et quelle

1. Les cahiers I à XXI ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94, 95, 96 et 98 du BAAG.

absence de lumière ! Une ampoule médiocre éclaire les quatre lits du coupé (il faut donner un supplément pour avoir draps et couvertures..., au demeurant le prix de ces lits est raisonnable). Mes compagnons, en uniformes fatigués ou portant des costumes lustrés, sont sans doute de petits fonctionnaires ; ils ne louent pas de couverture (cinq roubles). Pas une femme dans ce wagon.

Je m'inquiétais un peu de l'odeur. Comment la définir ? pain noir, sueur, touloupe, cuir, chou et tabac, je ne sais trop. Impossible d'ouvrir les fenêtres (c'est défendu), mais en la respirant (l'odeur affreuse) je savais qu'un jour — et bientôt — je la regretterais. Être en Russie, partir vers la Volga me plongeait dans la joie.

À sept heures du matin, on arrive à Jaroslav, dont la gare est bien misérable. Nous piétinons sur la place boueuse devant une auto dont le chauffeur attend de voir pour nous charger s'il ne sortira pas du train un personnage. Des gens passent, mangeant un bout de pain. Des enfants partent déjà pour l'école. Enfin, entassés dans l'auto qui cahote, nous allons vers le port nous renseigner au sujet des bateaux. (Impossible à Moscou, malgré l'Intourist, d'avoir des précisions satisfaisantes.) Entre-voyons la ville et le marché. Une église fort belle, isolée, entourée d'arbres. Voici la Volga aux eaux brunes (couleur de thé foncé, dit Gautier). Pas de bateau pour Gorki avant minuit. Faudra-t-il errer toute la journée dans cette petite ville ? Nous prenons le breakfast dans un bâtiment de planches surmontant le ponton. Près de nous s'asseyent deux hommes que je saluerai en partant (mais je serai tout étonné de les retrouver quelques heures plus tard sur le bateau... Ce sont des gens qui nous suivent, paraît-il, depuis Moscou. Ensuite, d'ailleurs, ils disparaîtront). Mme Payart négocie et obtient que nous prenions à 10 h un bateau remontant la Volga jusqu'à Ribinsk. Nous allons, attendant le départ, jeter un coup d'œil sur la ville... L'église de l'Assomption nous paraît grise, mais délabrée depuis qu'elle est désaffectée. Nous en faisons le tour et, par une porte basse, entrons chez une jeune femme qui nous montre sa cave remplie de sarcophages et sa cuisine, ancienne sacristie où un tombeau lui sert de table. Du linge de couleur sèche autour de l'église. Ce que nous voyons de Jaroslav en fait un marché de province où de bonne heure les paysans apportent leurs légumes. Point d'autos dans les rues, des passants lents ; un grand charme naïf. Enfin je vois la vraie Russie ; Moscou est trop trépidant (si l'on peut dire) pour être vraiment symbolique.

... L'amusant, c'est que nous trouvons au port l'ambassadeur d'Italie et celui d'Allemagne, avec plusieurs diplomates. Ils ont eu comme nous l'idée de faire un petit voyage, mais sont arrivés depuis trois heures du matin. Le bateau qu'ils comptaient prendre ne part que maintenant, à dix

heures. Nous montons avec eux et leur suite — compliquée elle-même d'une incroyable escorte d'agents de la Guépéou qui, sur le pont et dans les couloirs, ne nous lâcheront pas d'une semelle. Dans les première et deuxième classes, à peine six voyageurs, et dans les entreponts, moins d'une vingtaine, soigneusement parqués. Tout le bateau, en somme, ne semblait contenir que les ambassadeurs et leur nombreuse police. Dieu merci, à quatre heures de l'après-midi nous quittâmes le bateau pour visiter Ribinsk et en primes ensuite un autre (sans ambassadeurs...) que nous ne quittâmes plus de trois jours. Grand plaisir à regarder du pont les rives, les bois, l'horizon parfois immense avec soudain l'apparition d'une église ou d'un monastère. Je ne sais quel repos, agreste et pacifique, m'envahit sur ce fleuve majestueux ; c'est le premier mot qui me vient à l'esprit tant il est large, monumental, et paraît sûr de lui. Le sillage, derrière le bateau, ressemble à de la mousse de bière, dit Gautier ; pour moi, sous le soleil, je le jugeai couleur d'ambre.

Nous trouvons sans trop de peine une auto qui nous conduit à travers Ribinsk. Aspect misérable des gens, mauvais état des routes. Nous demandons au chauffeur de nous montrer des églises. Avisé, il répond : « Je n'en connais pas. Je ne suis pas depuis longtemps dans le pays. » Mais, dominant le port, voici une église importante, devenue un restaurant. Plus loin, un temple luthérien (?), transformé en boulangerie. À des maisons misérables succèdent des bâtisses sinon belles du moins récentes, bien éclairées, qu'encadrent des jardins. Un bâtiment énorme est une « fabrique de cuisines ». (Je suis frappé qu'on rencontre très peu d'uniformes, contrairement à Moscou. Personne, non plus, il me semble, n'est convenablement habillé.) Au milieu d'un cimetière, une église est ouverte, nous y entrons. On y célèbre un office, car c'est dimanche. On chante à voix basse ; il y a là de vieilles femmes, mais aussi de la jeunesse. Dehors, dans le cimetière, une vieille semonce deux jeunes pionniers qui bousculent les tombes. Pour remplacer les croix, on use maintenant d'obélisques de bois peint surmontés de l'étoile à cinq branches.

De retour au port, nous embarquons et assistons, du pont, à l'incroyable arrivée d'hommes et de femmes écrasés de sacs et de bissacs pleins de farine. Ce sont des paysans venus des environs se ravitailler aux moulins de Ribinsk. Je n'ai rien vu depuis le Maroc de plus lamentable que ces charges, cette précipitation, ces loques... (Surtout des femmes.) On embarquait les gens sans tendresse. Beaucoup n'ayant plus assez d'argent ne pouvaient payer leur retour et devaient rester — attendant quoi ? — dans le port. Enfin le bateau part, mais bientôt s'arrête pour faire son plein de mazout ; de l'appontement, un petit garçon se met à jouer à cache-cache avec moi et s'amuse follement. La fin du jour, au sommet

du bateau (on nous apporte aussitôt des fauteuils), est pénétrante de douceur et de couleurs atténuées. Nous glissons parmi la verdure et les villages sur le fleuve qui va toujours s'élargissant (nous retournons sur Jaroslav où nous devons passer la nuit). Toujours quelque église aux toits verts sur des murs peints à la chaux, parfois aux coupoles d'argent entourées de flèches comme de minarets, ou aux bulbes dorés, éclate dans les arbres et rend la descente du fleuve solennelle et riante. Nous avons le plaisir de manger à table un scarlet de la Volga assaisonné d'une salade de raifort, puis d'admirer les lueurs du couchant sur l'eau qui se font moirées, noir et or, bleu pâle et gris perle, jusqu'à la nuit complète où apparaît la lune...

Je n'ai pas fait de voyage plus varié, plus mouvementé que la calme descente de la Volga. Dès le matin, c'est une fête (après quel plantureux breakfast, nous avons des provisions) de voir défiler les pays, de courir aux bastingages quand le bateau s'arrête et de voir la foule en sortir, y monter. L'entrepont se remplit à chaque arrêt de gens chargés de paniers, de sacs, de lourdes caisses. Dans les paniers, en général il y a un pavé de pain noir et un gobelet d'émail pour le thé. Je n'ai guère vu manger autre chose que du pain (dont on ramassait scrupuleusement les miettes) et de petits poissons fumés sortis de papiers innommables. Le thé que l'on vendait aux gens de quatrième était à peine jaune, citron clair, et les soupes que j'ai vu manger dans des coins, il n'y nageait que quelques vermicelles. Certains voyageurs, que je connus ensuite, devaient descendre jusqu'à Perm (en Oural), d'autres se dirigeant vers Astrakhan devaient changer à Kazan. Bientôt, malgré la douceur de l'air, la fraîcheur du vent, la beauté des couleurs, tout ce que, privilégié, je pouvais goûter du pont des premières, je me sentis inquiet et obligé de descendre au sous-sol des quatrièmes où, je le sentais bien, vivait la vraie Russie, celle que l'étranger ne « doit » pas connaître. Sur cette prison flottante, de ville en ville renouvelée, quelle chance de réunion, quelle percée dans la foule ! Je fus comblé. Je donnai un coup d'œil aux troisièmes presque désertes : un pope, un ménage de paysans bien habillés... Les voyageurs couchent sur des planches, mais plus larges et longues que celles de quatrième, et séparées. Il m'a paru aussi qu'on leur louait des couvertures. (Des réservoirs d'eau chaude et d'eau froide sont placés dans l'entrepont.) Puis j'entrai dans les quatrièmes, me faisant un chemin parmi les gens couchés à terre ou assis sur leurs sacs. J'allai jusqu'au gaillard d'arrière, n'osant pas encore m'arrêter parmi les gens couchés, et là, au dehors, entourés de voyageurs assis en cercle sur des bancs, je fis mine de regarder le paysage. Ma présence passait presque inaperçue. Je n'en demandais pas davantage. Bientôt mes yeux tombèrent sur un garçon que j'appris ensuite

être tatar, singulièrement beau, avec des yeux de Chinois dans un visage plein et coloré. Je lui souris et il me répondit. Je distribuai peut-être dès ce matin quelques cigarettes, je ne sais plus, — mais je m'attardai peu parmi ces gens. J'étais timide encore et suffisamment saoulé pour une fois de ces contacts.

Après la sieste, assez tard, je retournai à l'entrepont. Je n'ai rien dit de son odeur. Ventilée par le large, elle était forte cependant, mais je trouvais trop de plaisir à vivre dans cette foule pour n'en pas tout aimer... Déjà, quand j'arrivai, quelques têtes se levèrent et me sourirent ; je m'étais fait sans le savoir des amis ; je n'étais plus un indifférent, encore moins avait-on peur de moi. Je ne sais quel bonheur se peignait sur une face dont je trouvais des reflets tout autour. Déjà beaucoup étaient prêts à m'accueillir, prêts à se ranger pour que je m'asseye à côté d'eux. Je me plaçai auprès d'un garçon qui lisait un livre de poèmes (sur les Komso-mols) imprimé à Kazan en caractères latins ; il me le mit dans les mains pensant que je comprendrais le tartare. On fit cercle ; beaucoup, étant tartares, étaient heureux de voir que je savais lire leur alphabet ; pour les Russes, au contraire, il était lettre morte. (Chacun faisait la différence nettement : Tatar ou Russky. Au visage d'ailleurs elle était visible. Mais certains étaient de sang mêlé, ou appartenaient à la tribu des Tchuvaches.)

Comment exprimer la joie lente et profonde qui m'emplissait, serré au milieu de ces gens naïfs suspendus à mes lèvres qui ne pouvaient donner que des sourires, — mais ils s'en contentaient, chacun s'appliquant par des gestes, par des mots répétés, à se faire comprendre. J'y mettais de la bonne volonté et, prenant mon parti d'ignorer tout de leur langue, il me semblait, sans paroles, m'entendre avec eux clairement. Ils s'en doutaient peut-être, car nos rapports devenaient toujours plus chaleureux. J'y joignais des cigarettes. Luxe inespéré. Les miennes, de marque américaine, contenaient trois fois plus de tabac que les russes... Et puis, quelle joie de fumer un tabac sain après la misérable poussière qu'ils sortaient de leur poche pour l'entortiller dans du papier journal, ce qu'ils appellent fumer à la Tatar ! Certains me tendirent gentiment leurs boîtes d'allumettes, dont la plupart étaient à demi brûlées. Je respectais cette économie que chacun exerçait tout naturellement et remettais dans la boîte mon allumette éteinte. Ils faisaient attention à ne pas jeter les cendres n'importe où, ni les mégots. Sans cesse on venait balayer. Je trouvai un plaisir si vif, allant de groupe en groupe, à voir mon charmant entourage, que je sacrifiai bien volontiers les pompes du couchant que je devinais au dehors. Je m'assurai une fois pour toutes que pour trouver l'amour (ou le répandre) il n'est rien à quoi je ne renoncerais.

Le matin, de bonne heure, j'étais descendu un moment à Kostroma, qui me parut une ville insignifiante, et l'après-midi, profitant d'un assez long arrêt, nous parcourûmes à pied une petite ville où nous fîmes des provisions. Malgré le dévouement du cuisinier et du maître d'hôtel, il manquait passablement de choses à bord (des voyageurs tels que vous sont rares, nous disait-on). Nous fûmes donc dans une épicerie, où je vis le poisson du voyage se vendre 3,50 le kg, puis dans une papeterie fort bien garnie, acheter des cartes postales. Un enfant pieds nus et paraissant abandonné vint acheter un livre d'arithmétique. Nous eûmes aussi la surprise de lire cette annonce d'un coiffeur : « Ici on teint les sourcils et les cils »... dans cette ville où chacun probablement n'a pas d'eau pour se laver. Mais la Russie est faite de contrastes de sorte qu'un seul instant de promenade, quand on sait voir, vous offre une diversité étonnante de splendeur et de misère ; où, sous je ne sais quelle apathie qui frappe au premier regard, on découvre bientôt une secrète émotion...

Après nous être reposés dans un bois de sapins, nous regagnons le bateau. Des paysannes misérables mais propres tiennent leur éventaire au marché, mais quelles pauvres marchandises ! (Ici se placent les heures passées dans l'entrepont jusqu'au dîner.)

Quand je pus, la nuit close, me libérer décemment de la compagnie, je m'empressai de retrouver mes amis. Notre intimité se fit plus grande ; mon métier de professeur étonnait tout le monde (on le disait de bouche en bouche), on s'approchait de moi pour toucher un animal étrange et venu de Paris... Avais-je vu à Moscou Staline ? Comment s'appelait le Staline français ? Est-ce qu'on « mange » en France ? (On me faisait signe en ouvrant la bouche.) C'était même la première question qu'on me fit. Car ici la question du pain se pose tragiquement. Il fallait voir comment ceux qui en avaient tenaient serré leur pain. Et puis bientôt les Tatares m'enseignèrent quelques mots de leur langue : les yeux, le nez (*Gïrom*), les oreilles (*Claques*)... Ils me firent écrire mon nom ; ils regardèrent ma montre, la mirent à l'oreille. Tout les étonnait, et surtout mon habit, qu'ils palpaient avec admiration. Ils s'amusaient comme des enfants, et je crois qu'ils étaient tout autant étonnés que je ne parlasse pas et que je les comprisse cependant. Ils m'expliquèrent la différence qui sépare les Tatares (de rite musulman) avec les Russes, qui ne sont pas circoncis. Aucun, malgré l'heure tardive (parmi les jeunes gens, s'entend) ne paraissait vouloir dormir. J'avais à mon côté le Tatar du matin ; je m'appuyai sur lui dans l'ombre et je trouvai plaisir à suivre des doigts les belles lignes larges de sa figure ; au-dessus de nous, sur une planche, son jeune frère ébouriffé, de temps en temps, passait la tête en riant et je le caressais. Tous, d'ailleurs, autour de moi, paraissaient attendre ma ca-

resse et mon sourire.

Le lendemain matin (18 mai), ce fut Gorki (l'ancienne Nijni-Novgorod), dont les églises, pour la plupart, et le marché situé sur l'Oka (Gorki est à un confluent) ont été détruits. La ville est devenue industrielle. Les usines de Ford s'y sont établies ; nous ne pouvons, n'étant pas annoncés, les visiter (il faudrait trop de formalités). Une voiture de l'Intourist nous conduit prendre à l'hôtel (neuf et bien tenu) notre thé, puis sous la conduite d'une jeune guide nous traversons la ville. Elle nous montre différentes maisons où vécut Gorki, et enfin un musée à lui consacré mais qui n'est pas encore ouvert au public. En insistant, nous y entrons, en traversant des pièces où des gens font la cuisine (le musée est établi dans l'ancien hôtel d'un commerçant). Tant bien que mal nous voyons des peintures représentant Sorrente et des sites décrits par Gorki ; surtout, plusieurs photographies de l'écrivain entre trente et quarante ans, qui sont fort émouvantes. (Enterrement.)

Elle nous conduit ensuite au Kremlin, dont les murs de brique viennent d'être peints à la chaux, ce qui leur donne un air banal ; au milieu du Kremlin, où jadis il y avait des églises, on a fait des maisons pour l'administration. Mme Payart se lamente : « Vous êtes religieuse, Madame, dit la jeune guide. — Mais non, je me place au point de vue de l'art. » Ces églises pouvaient être belles, en effet, car la seule qu'on a sauvée de la destruction est d'une proportion parfaite, ornée de motifs byzantins. Nous voudrions y entrer, mais on a logé des familles dans tous les coins de cette église. La vue sur la Volga depuis le boulevard qui la domine est belle. On a d'abord devant soi le fier mur du Kremlin, qui de ce côté a gardé sa couleur de vieille brique, et, plus loin, les deux fleuves, l'Oka et la Volga, se joignent. Un pont traverse l'Oka pour aller dans cette partie de la ville où se tenait jadis la foire ; au loin, on aperçoit les cheminées de l'usine Ford. Bien que cela ne plaise guère à notre guide, A. et moi nous retournons au port à pied (la ville est bâtie sur une hauteur), et nous rencontrons en route, parmi beaucoup de miséreux, de petits mendiants tristement assis. Dans la ville — c'est le jour libre —, qu'il était beau de voir les garçons (il faisait soleil) simplement vêtus d'un pantalon noir et d'une blouse bien blanche.

Quand je retournai parmi les voyageurs de quatrième, on me dit que les deux jeunes Tatares étaient descendus à Gorki.

Il y eut, l'après-midi, un arrêt imprévu pour charger des ancrs et des chaînes. Des bois de peupliers dorés par le printemps bordaient la rive ; nous fûmes nous promener jusqu'à un bras mort de la Volga, sur lequel s'étagéait un village. Tout était riant dans cette vallée. Des enfants pêchaient. L'un d'eux demanda si nous étions allemands (il y avait

discussion entre eux). « Non, nous sommes français. — Mais pourtant, dit l'un, vous avez parlé allemand. » Ce qui était vrai. Ce gosse de ce pays reculé n'avait pas dix ans... Toujours en Russie on a lieu de s'exclamer. Quelques enfants de costume presque misérable portaient de ces loques tartares, tissus d'or et d'argent qui semblent destinés à des princes.

Avant le dîner, — car on commençait à s'intéresser à mes amis de bas étage, — depuis la plage arrière Mme Payart leur lança des boîtes de cigarettes et du chocolat. Elle leur fit aussi distribuer de la vodka pour qu'ils chantent. Le succès fut mince, on aurait dû leur donner à boire après le chant. Ils se récusèrent, disant : Les uns sont tatares, les autres russes, on ne peut s'accorder... Enfin, un beau garçon, Fédor, tendre Tatar un peu rêveur dont je connaissais déjà la belle voix, se décida à chanter seul. Avant ce tour de chant, j'étais descendu sur le gaillard des quatrièmes. Soudain parut un admirable monastère fortifié, d'où s'élançaient des tours et des coupoles. Un vieillard, dans le silence, agita longuement son mouchoir et l'on vit que ses yeux étaient pleins de larmes. Un jeune officier, descendu comme moi en curieux, dit quelque chose qui fit rire tout le monde. J'eus pitié du vieillard..., mais, sans rancune, il vint bientôt se mêler aux autres et rire.

Il arriva une chose charmante, le soir, tandis que je faisais les cent pas sur le pont avec A. ; un jeune aspirant (pratiquant, disent-ils) auquel j'avais donné des cigarettes dans la journée (à qui n'en avais-je pas donné ?) nous croisa et, prenant mon signe amical pour une invitation, se mit à marcher près de nous... Il raconta très simplement qu'il gagnait soixante roubles par mois, avec lesquels il devait se nourrir (principalement de pain et de thé), mais qu'il était habillé : son uniforme noir à boutons dorés seyait à son air oriental. Impossible, disait-il, d'aider sa mère, veuve, ni ses jeunes frères (le capitaine gagnait cinq cents roubles, pas nourri non plus — et les matelots, cent quarante). Quand A. nous quitta pour aller se coucher, l'aspirant qui avait quartier libre resta près de moi sur le pont jusqu'à minuit, heure où il dut prendre le quart ; ce n'était qu'un enfant mélancolique et discret que je sentais bouleversé.

N'ayant pas encore sommeil, je retournai en quatrième. Les Russes n'ont point d'heure : certains mangeaient, d'autres dormaient, certains causaient à voix basse, — mais le silence dominait (comme toujours sur les foules russes). La conversation de nouveau fut charmante ; chacun me connaissait maintenant, les jeunes filles, les vieilles (mais les femmes demeuraient à distance). Le gaillard chanteur (qui à la fin du voyage avait l'air bien fatigué), me croyant médecin, me demanda de lui tâter le poulx au poignet et dans le col ; mais comme je ne sentais rien, je dus

mettre la main sur son cœur.

Il m'écrivit son nom sur un papier, puis transcrivit le mien en russe, en tartare et en arabe, et il m'appela par mon prénom tendrement. C'était un oudarnik, un stakhanoviste, il en portait les décorations étoilées et, dans son portefeuille, il me montra je ne sais quels billets de faveur. Je me croyais le plus vieux parmi mon entourage de jeunesse, mais un Tartare à l'air naïf, auquel j'aurais donné vingt ans, me montra par ses papiers qu'il en avait trente. Le pauvre carnet contenant son passeport renfermait un billet d'un rouble qui, je pense, était toute sa fortune — et ce garçon avait l'air moins misérable que beaucoup d'autres... (Il faut dire, d'ailleurs, que ces voyages sur la Volga sont relativement bon marché. Nous avons fait plus de 1000 km en première pour quarante roubles.)

À je ne sais quel port monte un gaillard en kaki coiffé d'un bonnet vert et suivi d'une femme ; il porte son bagage dans une couverture bariolée ; il est encombré d'un fusil, d'une guitare et d'un chien. Tout cela fait un bagage considérable. Il voit le groupe rassemblé autour de moi — je suis perché sur des planches — et il reste à distance. Le chanteur tartare fait les présentations : « C'est un professeur français qui voyage en première classe. » Aussitôt l'autre bondit... et revient avec son fusil. C'est un vieux modèle de carabine fabriqué en Amérique, sur lequel au siècle dernier son propriétaire grava quelques dates. Il voudrait à tout prix que je donne une traduction de ces lignes... Mais voici que le gars (genre Arlequin) est appelé par la femme qui geint : elle souffre d'une rage de dent ; à mon tour je bondis et rapporte, au milieu de l'admiration, de la rhoféine. J'aurais pu passer la nuit ainsi dans la tiède amitié de ces regards, de ces paroles, au milieu des dormeurs ; mais je partis enfin. Avant de gagner ma cabine, je passai un moment sur le pont. Le fleuve était alors divisé en deux bras par une île dont nous longions le bord ; les rossignols dans la nuit chantaient à cœur joie, et le vent m'apportait l'odeur des aubépines.

Mon ami l'aspirant Siméon me montra le matin la bibliothèque du bord. Cinquante livres bien choisis : des romanciers français, du Gorki, un Gide (hérésie !). Le garçon était heureux de me montrer nos auteurs, de me traduire les titres. Pour m'expliquer *L'Argent* de Zola, il sortit un billet qu'il n'avait pas accepté sans peine la veille. Aucun de ceux que je fréquentai ces jours ne me demanda d'argent, sinon l'un d'eux, un abruti, qui me poursuivit dans une écouteille, le dernier jour, pour me donner une lettre : Je n'ai pas mangé depuis quatre jours, etc... Quand on m'eut traduit le billet, j'allai naturellement lui glisser de l'argent. Dans la suite, je le vis fuir mon regard et je le surpris rôdant sur le pont des premières...

Ainsi ce sont toujours les moins dignes qui obtiennent des avantages.

Quand je revis le grand Tartare, son premier mot fut pour savoir si j'avais bien dormi, ce qui était d'une attention charmante, car il pensa sans doute : « Robert a dormi dans un vrai lit... » Il n'y avait pas trace d'envie dans sa question. Mme A., qui sait le russe, vient me surprendre encore au milieu de mes Tatares (elle avait peur que je prisse des poux). Aussitôt femmes, enfants, vieillards l'entourent pour lui parler de moi : « Quel dommage qu'il ne sache pas le russe, mais on l'aime bien quand même. » L'Arlequin jouait de la mandoline ; tout à coup il bondit sur son fusil et nous le tend. Je traduis l'anglais en français, et Mme A. le reproduit en russe, ce qui remplit le garçon de bonheur.

Après le déjeuner, une halte nous permit de descendre à terre. Nous devions arriver à 6 heures à Kazan, avec un retard de cinq heures qui nous empêcherait de bien voir la capitale des Tatares. Quand je rencontrai mon jeune aspirant dont je devinais la désolation, il baissait les yeux ; son teint avait pâli. Les femmes de chambre aussi étaient atterrées : « Ah ! des gens comme vous », disaient-elles à Mme Payart... L'une aurait voulu qu'on l'emmenât. Nous leur avions paru des nababs, et surtout des gens humains (la situation des domestiques dans ce pays est lamentable). Beaucoup avaient fait des confidences à mes amis, — même parmi les passagers, ce qui ne se fait ni à Léninegrad, ni à Moscou. Loin du centre, les gens sont plus détendus.

Il fallut écrire quelque chose sur le livre d'or. Nous avons été si bien traités, et avec un désir de bien faire si émouvant, que nos éloges furent grands ; le capitaine en était très touché, car dans ce pays de plan et de concours pareil témoignage devait impressionner ses supérieurs.

Mes dernières heures dans les quatrièmes ne furent pas les moins belles ; le garçon à la mandoline attirait bien des auditeurs, car il jouait avec grâce. Il me fit asseoir près de lui. Des quantités de gens se pressaient autour de nous, parfaitement à l'aise et s'entassant comme de vieilles connaissances. Tous paraissaient faire partie de la même famille. Non loin de moi, il y avait aussi un voyageur descendu de première, petit officier râblé au crâne tondu, avec les yeux brillants. Il venait faire la cour aux filles... Comme il était dans cette foule un des seuls qui mangeât à sa faim, il n'avait point de mal à paraître — et à être — plus excité que les autres. Au demeurant sans morgue aucune, s'asseyant parmi tous et riant, n'exigeant point de respect. Il racontait en s'amusant que je lui avais demandé s'il n'était pas capitaine ; il n'était que lieutenant ; le grade que je lui attribuais, au lieu de l'enorgueillir, lui paraissait comique, il ne s'en croyait pas digne. Au son de la mandoline, une main derrière le dos, l'autre élevée sur la tête, faisant sonner ses éperons, il commença une sor-

te de danse de coq, s'avançant avec des yeux fous vers les belles de la société... mais aucune n'osait répondre à son appel, c'est-à-dire entrer dans la danse. Enfin une se décida, en répondant par une moquerie puis esquissant des pas menus, les yeux fixés au loin. Cette réponse affole le danseur qui s'ébroue, s'accroupit, joint les talons, pirouette, etc... Rien de plus beau que cette danse du désir, où tous les gestes semblent fixés par la tradition, où le désir lui-même, réel, se stylisait. Pour clore la fête, le Tartare chanteur commença une triste mélodie sauvage et plaintive.

Nous dûmes attendre au port de Kazan l'auto annoncée par l'Intourist, et je pus ainsi regarder les débardeurs tartares aux courtes culottes flottantes sur lesquelles pend une ceinture rouge ; ils déchargeaient malgré leur air brutal avec beaucoup de douceur et de ménagements entre eux des caisses et des pneus d'auto embarqués à Jaroslav. Ils étaient silencieux. (Nous avons vu une équipe d'hommes, dans un petit port, tirant une lourde machine qu'ils débarquaient sur une planche qu'avec un faubert mouillé un homme rendait glissante. À chaque effort tous chantaient sur un ton mâle et plaintif quelques mots d'encouragement : encore un petit coup... Souvent aussi nous avons croisé sur le fleuve des remorqueurs traînant d'immenses radeaux faits d'arbres sur lesquels les marinières établissent leur petite maison.)

Nous n'eûmes que peu d'instant, avant le train, dans Kazan. La ville est à huit kilomètres du port. Je sentais bien que l'Asie s'était transportée ici, et l'Islam, mais au galop je ne faisais que l'entrevoir, au voile des femmes descendant jusqu'au front, aux culottes bouffantes de certains garçons et à leurs yeux étranges... Quelques mosquées se voyaient au loin, avec leurs minarets rouges. Le Kremlin et sa tour à sept étages nous parurent beaux dans le jour tombant, et surtout une étrange église, au toit de faïence ouvragé comme celui d'une pagode, et dont les murs étaient baroquement fleuris de plâtres peints. Dans chaque rue, nous pûmes voir des sentinelles armées et, devant une boulangerie, une interminable queue surveillée par un homme en armes. Mme Payart entra dans un magasin pour faire quelques provisions de route, perçant la foule. Comme elle sortait deux billets de trente roubles, elle entendit des cris près d'elle : « Oh ! mon Dieu, que d'argent ! »

Il fallut renoncer au quartier tartare, à son bazar antique que cependant l'imagination me représentait assez bien (sur le bateau, beaucoup m'avaient vanté les femmes de Kazan), et gagner le train pour Moscou, dont le wagon-lit fut meilleur qu'à l'aller.

30 mai.

J'explique à Loulou la colère de Moïse qui brisa sur le dos des

Hébreux les Tables de la Loi. « Mais alors, me dit-il, on ne sait plus si les Commandements de Dieu sont les vrais... »

Visite au *Musée Dostoïewsky*... où personne ne va. Le quartier est lointain... En deux ans, je suis le seul Français après Malraux qui y soit allé. (Il a écrit sur le livre d'or une phrase que j'ai dû relire cinq ou six fois... Pour moi, je me suis abstenu.) Ce musée est véritablement un taudis, ce qui est un chef-d'œuvre : la misère, le délabrement y sont plus éloquents que la pompe. La maison donne sur un jardin assez inculte (deux ouvriers couchés l'un sur l'autre dans l'herbe dormaient). Dostoïewsky vécut dans les pièces qu'on montre (une petite chambre et une grande salle), de deux à dix-sept ans. C'est là, dans ce rez-de-chaussée, que son père était médecin (?). Les carreaux antiques n'ont pas été changés, ni le parquet à la peinture écaillée. Quelques meubles (un canapé, son bureau) sont parvenus au musée, qui contient surtout des photographies, des livres et quelques manuscrits. Tout est pieux dans le pauvre soin entourant ces reliques. La gardienne me montre la photographie d'un beau jeune homme, petit neveu du romancier, qui est venu dernièrement au musée, puis elle ouvre le bureau et sort d'une boîte le fameux Évangile, celui que les femmes des décabistes avaient remis à chaque déporté sur le chemin de Sibérie et que Dostoïewsky garda toute sa vie... C'est un assez gros livre, fatigué, jauni. Des pages ont été recollées, d'autres sont presque noircies. On y trouve des annotations, des feuilles mortes, des lettres, des pages d'écriture des enfants du poète et, marqué au crayon par sa femme, le verset qu'il demanda qu'elle lui lût à son lit de mort.

Toute ma journée fut illuminée par ce livre que je pus, par deux fois, serrer dans mes mains.

Je m'attache de plus en plus aux Russes, et lutte contre le regret de ne pas savoir leur langue. (Mais j'ai toujours pris mon parti de ce qui m'est impossible.) Ce n'est pas seulement les regards d'amitié qui sont faciles ici, mais les paroles. On s'aborde très facilement (plus même qu'en Italie, plus directement), en un clin d'œil on est ami... Combien, que je regarde en passant, se mettent à sourire aussitôt, tout réchauffés, et se retournent, et ceux à qui je souris, quand ils sont sur des bancs, ils me font signe de venir m'y asseoir. Une grande famille inconnue m'entoure.

La gardienne du musée, à qui je demande si Gide l'avait vu, me répond : « Non. » Je dis que c'est dommage. « C'était dommage, et ce n'est plus dommage », dit-elle avec un air de haine.

5 juin.

Selon V. : on paie aux paysans trois roubles les cent kilogs de blé, on

les revend trois cents. Le lait leur est payé 0,15, on le revend 1,50 et 2 roubles.

(Voici quelques années, on rencontrait des familles mourantes de paysans dans les rues de Moscou...)

L'extravagance des prix, en tout domaine, est incroyable. Une moto peut se vendre 14 000 roubles. Chez les antiquaires, on voit des bureaux (le meuble) à 4000 roubles ; je viens de voir un salon Directoire à 12 000 roubles. Nulle part la vie n'est plus chère, les prix plus illimités. Le prix des fourrures lui aussi est étonnant.

Les premières cerises, en ce moment, extraordinairement laides, se vendent huit roubles (ceci est pourtant un produit autochtone, elles viennent de Crimée). Mme P. a vu la plus médiocre étoffe se vendre 500 roubles (le coupon pour un complet). Un coupon venu de l'étranger se vendait 850.

Mais il y a une nouvelle bourgeoisie, fleurissant sur les millions de miséreux, pour qui rien n'est trop dispendieux. Examinant hier dans un magasin des perles, je vis une citoyenne déjà couverte de bijoux faire un choix de bagues.

Tout se vend ici et à n'importe quel prix car *il n'y a rien* ; un chou est un objet rare, et parfois de l'encre. Crise de papier ; mauvaise qualité de celui qui enveloppe les paquets. « Tout pour la datcha », affichait un grand magasin : une dame étrangère y va et, dans le pauvre rayon, ne voit que quelques balais et ustensiles de ménage, un fond de grenier.

Suicide du sous-chef de l'état-major (le second de Vorochiloff), disgrâce du maréchal T. Maintenant on s'en prend à l'armée, jusqu'à présent protégée. Jusqu'où ira-t-on ? Les communistes se tuent entre eux, ou bien se suicident. Combien en survivra-t-il ? Les hommes s'usent vite ici... Le désir d'avoir de nouvelles couches explique sans doute les arrestations, les exécutions.

Crédulité extrême du peuple... Aux soldats dont on accuse les chefs, on fait croire n'importe quoi...

Aurai-je assez vu, assez entendu ? Bientôt le désir me poindra de revoir ce pays. Sera-ce possible ? Resterai-je chez les P. ? Retourneront-ils, et avec moi, à Moscou ? La nostalgie sera inévitable. Ce grand empire, sans forme (sans système nerveux, dit Payart) et où pourtant l'âme affleure, me poursuivra... L'Italie passe au second plan, et pourtant je sens pour ma culture le besoin d'y retourner (maintenant que j'ai connu la tendresse russe qui me calme et m'enchanté, la fougue italienne, qu'en penserai-je ?).

À une heure du matin, hier, je sortais de voir au cinéma *Le Retour de Maxime*. Les passages de bagarre sont bons, mais quelle erreur de faire

du cinéma une tribune... Et puis maintenant je n'arrive plus à m'indigner quand on me montre la police du tzar, les injustices de jadis..., je sais trop que cela n'a pas changé. Je sortais donc du cinéma à une heure, dans un côté du ciel la nuit était assez noire, mais à l'orient le ciel était bleu pâle et laiteux. Le crépuscule se fondait dans l'aurore. Par une nuit si blanche, qu'il est difficile de rentrer chez soi... Les nuits de Fès, languides, chargées d'orage, je courais jusqu'à trois heures du matin. Ici, me semble-t-il, on ne saurait errer en vain. Cette facilité extraordinaire et qui garde toujours un semblant d'affection, qui même, selon moi, sauvegarde la noblesse, m'obsèdera longtemps. Combien de fois portai-je sur une Polynésie lointaine le désir d'une volupté calme et confiante, où la tendresse tempérait l'ardeur, où les rapports fussent humains... Inutile d'aller jusqu'au Pacifique (qui est lui-même une illusion). La « morbidezza » russe, dans l'amour, est un charme. Et leur curiosité, et aussi leur manque de volonté font qu'ils ne savent pas résister au désir qu'on leur montre ; ils se laissent griser.

J'avais du remords de n'être pas retourné chez ce vieillard (les nuits, j'aimais trop vagabonder et j'avais peur de le compromettre par mes visites). Il ne m'eût intéressé qu'en me disant des choses dangereuses... Je l'ai rencontré dans la rue. Il avançait péniblement, une serviette sous le bras, tenant un bouquet de muguet. Nous nous faisons une discrète inclination... Puis, comme je vois qu'il se retourne, je change de trottoir et reviens sur mes pas, je le devance et me poste devant notre porte, faisant mine de sonner (la rencontre avait lieu près de chez nous)... Il passe lentement devant moi et sans s'arrêter prononce : « Vous n'êtes pas encore parti ? » Je réponds : « Je pars dans huit jours. — Bon voyage », dit-il, déjà loin. (Des gens passaient autour de nous, des gens étaient à leur fenêtre... Ainsi j'eus la vision de la Terreur...)

Je revenais hier en autobus du lointain Musée Oriental ; deux femmes coiffées de mouchoirs paysans et portant des paniers parlaient le français le plus pur... Je demandai à l'une : « Vous êtes française ? — Non », dit-elle (peut-être naturalisée). Nous échangeâmes quelques mots... Mais il y avait des gens autour de nous... Bientôt les femmes se turent, puis descendirent de l'autobus sans me connaître...

Anna Karénine au théâtre, un des sommets de l'art. Difficulté d'avoir des places. Des gens font la queue depuis une heure du matin (et pas devant le théâtre, pour éviter la bousculade). On a arrêté des spéculateurs qui revendaient des billets deux cents roubles.

Salle nombreuse, émue. Pendant les entractes, on discutait fiévreusement l'interprétation des caractères. Anna était inouïe de passion et de crainte. Excellence des décors, habileté du découpage (très nombreuses

scènes, imprévues, variées). Il y eut un entracte après la scène où Anna monte un matin voir son enfant. Les lumières s'allumant montrèrent le public tout en larmes. Je ne compris pas un mot de la pièce (je connaissais le livret), et le spectacle dura cinq heures. Pas un instant d'ennui. Ce qui à soi seul est prodigieux.

J'appréhende le retour...

D'abord de retrouver la France, que j'aime surtout de loin, dont je n'ai pas le besoin physique (je sens la France en moi, nulle part je ne suis déraciné). Tout là-bas me paraîtra mesquin, et j'y trouverai le fanatisme accru... Je sais maintenant ce que les gens de parti nous préparent, que les gens, fascistes et communistes (frères ennemis), par leur surenchère, sont les ennemis de tout ce que j'aime...

Ce que je crains, ce sont ceux qui vont m'interroger. Les communistes me trouveront imbécile, peu importe, mais il y a surtout ceux qui seront trop heureux d'apprendre que ça va mal en Russie (terreur et misère), qui s'en autoriseront pour s'enfoncer dans leurs préjugés. Je parlerai le moins possible. J'aurai peu vu les choses qu'on montre, mais un peu celles qu'on cache (mais celles-ci, comment les exprimer ? Encore moins pourrai-je les écrire... et surtout si je caresse l'espoir de revenir ici).

5 et 6 juin : séjour à Léninegrad.

8 juin : Much ado...

9 juin : Tzar Saltan.

10 juin : départ de Moscou.

Savigny, le 24 juin.

Départ pour Léninegrad par un train de nuit. Je suis parqué dans un coupé avec trois Américains. L'Intourist répugne à nous mettre en contact avec ses nationaux... Mais l'un de mes compagnons, dans le couloir, entre en conversation avec un Russe. « J'ai vu, dit-il, le mausolée de Lénine et son corps embaumé. Quel visage ! On y sent une force, une force spirituelle. » (Je fus surpris, quant à moi, de ne pas voir sur la momie les bosses du front dont Duhamel parle dans son livre. Le bruit courut que la momie avait été noyée par la rupture d'un égout et que même on avait aussitôt fusillé les architectes du tombeau. Cela remonte à plusieurs années ; je ne sais si c'est une légende ; toujours est-il que les bosses manquent. Le masque, au demeurant, paraît beau.)

L'Américain dit encore qu'il eût aimé visiter le Kremlin, mais qu'il ne put en obtenir la permission. « C'est que, dit l'autre, on y fait en ce moment des réparations. — Quel dommage !... On m'a dit qu'en juillet le

public pourrait y entrer. » Le fonctionnaire regarde avec beaucoup d'ironie l'Américain... Mais soudain, surprenant dans mes yeux que je ne suis pas dupe, son regard se charge d'épouvante. Il essaiera dès lors de couper court, se contentant de parler de l'éloquence de Lénine. « Moi, je l'ai entendu parler une seule fois, voici bien des années. Depuis, j'ai entendu bien d'autres discours que j'ai oubliés, mais le sien, je pourrais le redire mot pour mot... »

Le lendemain, vient me chercher à la gare le jeune vice-consul d'Estonie (vingt-trois ans), crevé prétentieux. Je ne m'en aperçus pas aussitôt. (Ne connaissant rien de la ville si belle, il fut incapable de me montrer quoi que ce soit, ni d'organiser quelque chose... Du moins je pus prendre mes repas au consulat, ce qui me fit gagner du temps, vu la longueur du service à l'hôtel, et j'évitai ainsi d'être empoisonné.) Déjà la seule traversée de la ville en auto par la Perspective Nevsky me fait voir des canaux bordés de palais, des colonnades, une arche immense cloisonnée qui conduit au Palais d'Hiver. Après un breakfast remarquable au consulat, on me conduit à l'Astoria, où une chambre m'est retenue (pour l'ambassade). Cet ancien palace des tzars sent la décadence ; les tapis sont usés, les murs, les lavabos ont perdu leur fraîcheur. La douceur de vivre a fui ces lieux de luxe transformés en caserne, où la police veille. Aussitôt ma toilette finie, le consul me conduit à l'Ermitage. Nous voyons en passant Saint-Isaac (devant l'hôtel). Grosse coupole de cuivre flanquée de quatre dômes. C'est presque aussi énorme que le Panthéon et doré comme les Invalides. Puis, le long d'un square, les palais se succèdent : le Sénat et ses colonnes, l'Amirauté, immense bâtiment surmonté d'une flèche d'or. Les murs sont peints en jaune. On a trouvé de bon goût de dresser devant le palais un arc forain, tout bariolé, — reste du 1^{er} Mai... Enfin, voici le Palais d'Hiver. Il est peint de rouge et orné de moulages et de stucs blancs. Pastrelli en est l'architecte, cet Italien auteur de Novovintche et du clocher baroque de Troïtsa, dont l'art m'a fort touché. Une place plus grande que la place Vendôme, avec au centre une colonne, se déploie en demi-cercle devant le palais, faite de bâtiments impériaux dont les ailes majestueuses laissent, par une voûte large et surbaissée, le passage d'une rue. Cette place immense, d'une grandeur et d'une majesté inhumaines, est absolument déserte. Le devant du palais est encore encombré des estrades placées pour la parade du 1^{er} Mai. Le palais se déploie sur le quai de la Neva, suivi du musée de l'Ermitage, peint en bistre, qui lui est relié par une passerelle sous laquelle passe un canal. (Le charme du Palais et du Musée, c'est que des fenêtres on peut poser les yeux sur l'eau.) La suite du palais est immense (bientôt on rencontre l'ancienne ambassade de France, abandonnée). De l'autre côté du fleuve s'avance, placée en

pointe sur un bras de la Neva, la forteresse Pierre-et-Paul, le Pétersbourg primitif, dominée elle aussi par une flèche d'or. Au bout du pont jeté sur le fleuve (il est en partie de bois, on défend d'y fumer), se dressent deux colonnes rostrales, anciens phares.

J'entre dans l'Ermitage, où je passerai plusieurs heures (ainsi que le lendemain). J'ai un entraînement suffisant des musées pour ne pas m'y fatiguer trop vite et découvrir assez bien ce que je dois préférer. Mon inutile consul essaie en vain d'obtenir la permission de voir le Trésor des Scythes.

Je ne saurais détailler les richesses que j'ai vues. Je cite de mémoire : les Cranach ; une ahurissante suite de grandes natures mortes par Snyders (peut-être vingt), plus truculentes que des Jordaens, plus inouïes que les Paul de Voss du Louvre : chiens et gibier, chasses, marchés aux légumes, aux poissons, aux fruits ; ce ne sont qu'avalanches et cataractes ; Triton, par Adrien de Tries, bronze exquis (à rapprocher du Jonas de Raphaël) ; enfant joufflu jouant de la trompe, nu, cambré, replet, les jambes écartées sur son rocher ; petits Téniers ; petits Browns ; des Van Dyck, mélancoliques et soyeux ; un grand Charles I^{er} en culotte rouge ; beaux enfants ; des portraits où se déploient le costume et le décor ; d'autres, dépouillés, sur fond noir ; salle entière de V. D. ; Rubens : scène de bergers, — la même au Louvre, mieux conservée ici, la couleur est plus belle, on voit mieux l'arc-en-ciel, etc. ; Bacchus, centaure brun, nymphe à l'écharpe flottante ; Persée et Andromède (beau Pégase blanc et marron), corps d'Andromède, cuirasse de Persée, chair lumineuse et rose ; Renoir : visage empourpré, cheveux fauves ; portrait de la Camériste, sobre, vivant, les yeux gris-jaune, collerette blanche, toilette blanche, femme lymphatique bien que rose.

Ruysdaël, plus fort que Corot, plus sauvage, la grande nature, ciel, marine, arbre. Gérard Dou, la vie intérieure de l'intérieur. Terburgh : femme en noir et satin lamé, presque Velasquez, une autre en soie blanche, de dos, table au tapis d'Orient. Miéris : scènes à la Vermeer. Tous les Hollandais ici sont beaux.

Deux Pierre de Hosch : la matinée d'un officier ; une femme à une table joue d'un instrument devant un homme au feutre blanc, aux manches d'or, qui est dans l'extase. Une servante dans l'ombre. Premier plan, fenêtre ouverte, une porte ouverte au fond. Femme et cuisinière : une femme assise dans sa cour carrelée avec petit jardin, puis le canal, puis la ville, une servante venant de la maison apporte un poisson sortant la tête d'un seau de cuivre.

Potter : fort taureau emplissant presque un petit tableau, paysage sous lui et autour.

Bassan. Pâris Bordone. Tintoret. Saint Sébastien du Titien, c'est du feu. Beau corps marbré de lumière et de sang. L'étoffe qui le ceint reçoit les rayons du couchant. Modelé de la poitrine (c'est de la fin du Titien). Véronèse : Saint-Esprit. Mise au tombeau. Le Rialto, par Canaletto (on pense à Léningrad). Tintoret : Triomphe d'empereur perché sur des éléphants. Nativité : des femmes de grâce et de soie entourent l'enfant, un vieillard dans un coin rend grâces (couleurs).

Greco : Pierre et Paul, hâves, couleurs étranges. Velasquez : rois.

Saint Laurent colossal de Zurbaran. Gros cheveux frisés, énorme main crispée sur la chape de velours brodé d'or, aube blanche passant, lourde.

Bronzino : jeune guerrier, armure gris pâle, nez de travers, cheveux bouclés (Florence n'a pas le même), dur et mélancolique. Série de Jean Bologne : enlèvements. Espace chez Tintoret, décoration, vie. Titien : Danaé. Très belle Madeleine au sein caché par la main et les tresses, portant un châle bariolé ; elle supplie, elle aime ; de belles larmes et des yeux un peu rouges.

Magnasco : des sortes de Piranèse ou d'Hubert (?) avec des personnages en bon état voltigeants. Caravage : femme brune avec nœud dans les cheveux, jouant de la viole, chemise blanche, peau brune, fleurs, musique, fruits. Tiepolo. Guardi : Sorto Portico, avec lumière au fond, exquisement touché, bleu, rose, ocre, etc. C'est le Delacroix du Maroc et c'est Corot.

Titien : Fuite en Égypte, paysage d'or.

Giorgione : Judith. Paysage divin, lointain ineffable et dessiné. Appuyée contre un mur bas, près d'un bel arbre sombre, la grande Judith aux yeux baissés qui tient un glaive porte une robe à couleur changeante, rose et rouge, à la fois plaquée et flottante ; sa jambe nue s'avance et le pied merveilleux se pose sur Holopherne.

Lorenzo Costa : femme couleur plate, forme solide, œil noir en amande, ressemblant à S. Beau Christ hâve de Borgognone. Raphaël voilée. Bartolomeo Venets : tête d'homme, brune, mystérieuse. Modelé. Pérugin, Saint Sébastien en buste, très jeune et doré. Bon. Même des Luini me paraissent assez bien. Léonard : Madonna hitta, donnant à téter, manteau bleu, enfant modelé, visage penché. Madone Beois, plus sobre, vieux vert, vieil or. Beauté de la ciselure, de la pâte. De bons Lippi, rappelant un peu Botticelli, me rappelant l'Ombrie. Une vierge de Gozzoli, fond d'or. Angelico : Vierge assise avec enfants. Deux saints dominicains, discrétion de la couleur, pureté. Manteau gris mauve de la Vierge.

Fabriano : Vierge entourée d'anges, fond d'or. Petite Vierge de Mar-

tini, fond de vieil or, manteau bleu de nuit, geste précieux de la main le fermant, mais on voit la doublure d'or et la robe rouge pointillée, rutilante, couleur de vitrail. Elle tient un livre rouge sur le genou. Elle est assise sur un coussin rouge et mordoré. Le visage est fait de vert et de rose.

Duccio : Christ en croix, élevé. Des deux côtés, groupes, figures penchées. Ils sont entassés et distincts. Beauté de ces groupes, solidité. Émotion qui s'en dégage, et par la masse.

Poussin : Rocher, Moïse. Style et mouvement. Ciel, arbres, rochers. Repos de la Fuite en Égypte.

Watteau : scènes champêtres, de comédie. Soie, arbres peignés, attitudes, grâce, étoffes, imprévu des tons, discrétion du chant.

Trois Watteau divins : scènes de nuit ou de crépuscule sous des arbres, les vieux roses, le grenat des habits, les rubans couleur de feu, la vie impossible et rêvée, la passion et le feuillage complice. C'est la fougue de Rubens, toujours du rouge, des soies, des cheveux éclatants.

Le Voltaire de Houdon. De beaux Chardin. Grande nature morte avec le Mercure de Pigalle. Un *Benedicite*, quelques scènes d'intérieur. On fait la lessive, femme au baquet, un enfant fait des bulles. Dans l'autre pièce, une femme étend le linge. Cires de Clodion. Fragonard. Salle de Vernet, souvent beaux.

Belle collection de vases grecs. Collection de Perse des plus remarquables. Armes. Argenterie. Plusieurs salles du palais sont d'un luxe un peu lourd mais charmant (l'une, aux stucs ciselés, blanc et or, je ne sais pourquoi rappelle l'Alhambra).

(À suivre.)